

James Sacré

Viens, dit le poème

1

De temps en temps, alors qu'on va sans raison par des rues tranquillement vivantes

Soudain (et presque à peine si on a le temps de voir ce groupe d'hommes serrés dans un même mouvement, comme emportés par une sorte de brancard qui les tient par les épaules) des pas précipités autant que les mots fortement dits qui passent avec eux. On pense à comment celui de malheur pourrait bousculer un poème.

Le mort qu'on emporte a une forme sous le tissu blanc. On n'a rien vu.

Mais le temps a été traversé comme la toile déchirée d'un théâtre par le corps brusqué de ces hommes ; la rue descend et tourne tout de suite. Qu'est-ce qu'on aurait pu voir ?

Un autre jour le cimetière est un endroit pour aimer la couleur apaisée du monde, la terre silencieuse et montrée parmi les formes simples des tombes et les herbes.

2

Si je crois dire quelque chose en mêlant mon livre à ce pays de rencontre, à une voix qui dit viens,

Et qui s'en va dans le mot viens, parole ou pays donnés, pauvreté !

Tu sais peu de choses dit la voix ; puis son plus solide sourire : je vis de peu de choses.

Les mots font peu à peu le paysage du livre. D'un poème au suivant c'est comme prendre un nouveau tournant d'une route, mais dans la continuité. Parce que l'œil et l'oreille finissent par comprendre les plus abrupts accidents d'écriture comme des particularités qui reconstruisent à chaque fois tout le livre. Et le titre qui nous emporte (viens, dit le poème) tient bon : on peut continuer d'écrire.

D'abord je n'ai pas vu tous ces bars dans la ville (on y boit surtout de la bière). Dans cette ville comme dans les autres. Non pas que vraiment ces endroits soient cachés, mais rien qui les montre (comme par exemple c'est le cas pour les cafés, chaises qui attendent, leurs couleurs claires, et de l'eau qu'on jette pour garder la terrasse fraîche) rien comme ça

Une surface de mur aveugle sur le trottoir où les gens passent comme s'ils voyaient rien ; ou bien les voilà qui rentrent d'une façon décidée. Alors qu'on traîne un peu devant un café : va-t-on s'asseoir à la terrasse ou dedans ? Aller plus loin jusqu'à un autre ? Et si on y connaît quelqu'un qui ferait signe de le rejoindre ?

Je vais pas tenter d'expliquer pourquoi ces bars sont là. Suffit-il pas de connaître un peu le monde pour pas s'en étonner ? Tu remarques tout au plus quelque différence dans la façon de boire. Quand on a vidé son verre, le premier un peu vite, on le repose avec un geste appuyé sur le comptoir. Ou sur le carré de table à laquelle on s'est installé.

Quatre canettes d'un coup qu'apporte le garçon. Quelqu'un donne une cassette à passer dans l'appareil radio. Si on est bien ou si l'ennui continue on sait pas trop. Au moins la question se trouve posée : le garçon l'a mise sur la table, à force d'y boire on sent qu'on l'oublie. Sans vraiment l'oublier pour autant :

Sans doute que le temps maintient sa prise et le fonctionnement de la ville et des gens dehors. Forcément que tout à l'heure on va rejoindre. Après qu'on aura pissé l'espèce de lourdeur venue au ventre. Comme si l'obscurité noire et dorée t'avait traversé. La misère et le plaisir pas démêlables ; on sort dans la rue comme d'une chambre intime dans la grande pièce commune. Personne qui fasse attention. La même question va revenir. La vie comme un mur aveugle. Comme un bar à bière. On cherche la porte, on sait plus

Si c'est pour entrer ou pour sortir.

§

J'ai cru qu'on allait boire une bière au bar, la salle, grande, est tenue dans l'obscurité, rien qui surprenne, le local assez comme une sorte d'entrepôt aménagé, du monde qu'on distingue mal, viens, dit la voix qui me fait traverser, petite porte banale qu'on n'avait pas remarqué, on passe

On regarde : Le feuillage des arbres touche au bleu du soir ; on a les yeux dans la couleur claire des murs et d'un léger préau. Le feuillage des arbres touche au bleu du soir. Te voilà comme au bord de la véritable cour intérieure enfin trouvée, justement parce qu'on n'attendait rien. Le prochain pas c'est passer de son propre cœur à beaucoup d'accueil donné d'un coup. Pourtant les tables disposées dans le grand espace, et les quelques chaises blanches, rien de si extraordinaire ; il n'y a là que des gens venus boire, leur corps abandonné à la nuit venue, au temps plus lent. A cause des lampes dans les feuillages, la bière a la même couleur d'ambre doré que le sourire de quelqu'un assis pas loin. On va rester un peu. On sait bien qu'une autre fois on n'aura plus ce même sentiment de toucher à l'éternité, quand même

Ça sera pas seulement pour boire de la bière qu'on reviendra.

§

Un autre de ces endroits, plus secret, presque personne qui s'y retire, mais on finit par le découvrir parce que trop de bière bue t'emmène du côté des latrines, petite porte au fond du bar, on se trouve sous une sorte de pièce-préau, derrière des feuillages contenus par du grillage et de grands bacs en pisé voilà cet endroit comme (oui, c'est bien l'effet d'une belle image qu'on a, laquelle brille, mais juste assez, dans la grisaille de la phrase) comme la boîte ouverte qu'un enfant regarde à l'intérieur tout ce qui a rempli son cœur émerveillé dans le temps maintenant parti.

On oublie tout de suite l'épaisseur obscure et le désordre à voix criées du bar.

On pourrait ne plus parler tant le bleu du ciel conduit jusqu'à partout le rose des murs et le vieux rouge qui peint le sol de la cour ; jusqu'à bien au-delà des toits, mouvement lent de quelques palmiers qui transforment le silence en paraphes d'une amitié pour le monde et son cœur tombé là dans l'arrière-cour intérieure d'un bar à bière.

Quelqu'un s'est joint à notre partage de solitude ensoleillée et d'ombre étroite qui fait le mur moins rose. Il n'y a plus qu'une seule autre chaise blanche à un bout de la cour. Quelqu'un qui parle de sa vie quotidienne, le malheur et le presque rien, pour tout résoudre en un moment de sourire entre un sandwich et ce qu'on boit. La couleur. Celle du temps, ou du lieu qui va continuer sans nous tout à l'heure. Paroles comme un léger bruit d'eau dans la chaleur. Le silence qui nous attend.

5

A des endroits bien en vue, dans les villes,
Il y a de grandes cathédrales blanches,
Et d'autres églises de bonne taille
Dans les gros bourgs de la campagne, un jour
On a fait le tour d'une :
Jardin du presbytère avec de beaux eucalyptus
Puis le silence et la lumière des vitraux clairs, un endroit tranquille pour
penser. On a pensé,
Le journal venait d'en parler, à un semblant de mosquée
Bousculée par un buldozer en France, maintenant sans doute
Une affaire classée.

6

Moi aussi j'avais dans ce pays avec de beaux mensonges
Dans la merveille ; à côté des prisons qui n'existent pas : as-tu vu ? j'ai
rien dit.
On laisse aller sa phrase alors qu'on l'a mal tenue vivante. Avec des mots
qui n'existent pas.

Poème qui s'est pris pour un paradis.
Du poisson frit, des oranges
On partage avec une femme à grande parole moqueuse. Puis la voilà partie.

Moi qui n'existe pas. Quel pays ?

On peut reproduire des mots que dit la voix :
 Ce soir je suis dans le temps froid, c'est vrai
 Que mon visage est fragile. Peut-être qu'il s'en va
 Avec la pluie qui s'en va. Demain est difficile.
 J'essaie d'emmêler cette voix à mon poème.
 On marche dans des lieux pleins de boue et d'eau sale
 Le paysage aussi a son visage qui change,
 Mais quelque chose qui reste malgré le temps qui change.

Il reste le souvenir dit la voix (elle pense peut-être à demain)
 D'avoir bu et mangé avec toi le simple. On peut traverser
 Ces endroits de boue et d'eau sale
 Avec ou sans précautions : demain est un autre visage, le même.

Tous ces mots qui reviennent c'est parce qu'on s'acharne à parler des
 mêmes endroits de campagne ou de presque nulle part dans les villes — en
 plus, on emporte avec soi dans chaque poème (comme on l'a fait dans des
 gestes d'habiter et de passer dans le monde) un même boutoir de sentiments.

Tous ces mots donnent de la forme au temps.
 On finit par croire que c'est la forme d'un livre.
 Le voilà qui s'empêtre un peu dans les motifs qui lui sont venus
 A cause qu'on a vécu ;
 C'est pas facile de l'aider
 Puisqu'on ne sait pas vraiment ce qu'on veut maintenant qu'on l'écrit.
 Certes, une voix qui traverse la mienne a l'air de rendre les mots plus déci-
 dés, mais quand même
 A la fin qui est-ce qui dit « viens » ?
 Bourrade ou caresse du sourire, le livre, quelqu'un d'autre ou mon seul
 désir ?